

ANTHROPOLOGIE COMME MANIÈRE DE RACONTER LE QUOTIDIEN POUR RENCONTRER L'AUTRE

Introduction

**Joël IPARA MOTEMA,
PhD.**

Anthropologue,
Professeur ordinaire
à l'Université de
Kinshasa,
Coordonnateur
Scientifique du
laboratoire
d'Anthropologie
Contemporaine et
du Développement
(LACDEV).
joelipara27@
gmail.com

Au seuil de notre prise de parole marquant l'ouverture d'une série de conférences/communications¹ autour du thème général *Anthropologie, science de soi, science de l'autre*, notre communication poursuit une ambition principale, celle d'inviter les anthropologues à s'interroger sur leurs différentes conceptions de l'altérité et à explorer de nouveaux terrains de recherche en anthropologie pour parvenir à ce nouveau narratif d'« Anthropologie contemporaine et du développement ». Cela étant, tout au long de notre intervention, l'anthropologue sera ici pris comme *observateur et acteur*². Observateur de son quotidien tout en ayant une distanciation sociale et paradigmatique mais aussi proposant des solutions idoines aux problèmes de la société contemporaine.

Pendant des générations, les sociétés occidentales se sont perçues comme des êtres conditionnés par leur nature et leur milieu. Les pionniers de l'anthropologie ont beaucoup intériorisé cette approche et ils ont insisté sur la permanence des coutumes transmises par la socialisation. En revanche, l'anthropologie a été fascinée par la diversité culturelle. Dû à ces observations, les gens se sont vus forcés à questionner le déterminisme de la nature. Cette situation explique qu'on a cherché à identifier des modèles universels de comportement. Ainsi, de nombreuses études maintiennent que la famille, par exemple, se trouve

1 Communication donnée le 29 novembre 2023 à l'Institut Français de Kinshasa dans le cadre du Cycle anthropologie « Science de soi, Science de l'Autre », en partenariat avec le Laboratoire d'Anthropologie contemporaine et du développement (LACDEV) et l'Université de Kinshasa.

2 Joël IPARA MOTEMA, *Profession d'anthropologue en milieu congolais. Réflexions prospectives*, Academia-L'Harmattan, 2020, p. 9.

partout, bien qu'avec des variations qui n'affectent pas ses fonctions de base. De même, on peut soutenir que la religion, l'économie et la politique sont également présentes dans toutes les sociétés.

Les préoccupations avec la diversité et l'universalité nous amènent à recourir à la science de *l'observation empirique* plutôt qu'à la philosophie et la théologie dans la recherche du « Qui suis-je ? ».

Au départ, on a plutôt considéré les humains dans leur dimension collective et ce n'est que depuis deux ou trois générations que *l'individualisme* est devenu l'étalon pour juger de l'idéal de l'accomplissement personnel.

L'Afrique comme terrain de prédilection des premiers anthropologues

Si dans le passé les théories des sciences sociales se sont données pour objectif de décrire l'essence de l'humanité, leurs observations étaient habitées par des pré-conceptions dominantes dans la culture. On pensait en termes d'universalité et on recherchait les conditions récurrentes dans les comportements. Cette stratégie faisait ressortir les déterminismes institutionnels qui structuraient les sociétés.

Un exemple significatif de cette attitude serait l'étude « *Coming of Age in Samoa* » où Margaret Mead³ affirme clairement que la culture est une abstraction (ce qui ne veut pas dire une illusion). Ce qui existe, dit-elle, ce sont des individus qui créent la culture, qui la transmettent, qui la transforment. Les gens, c'est-à-dire, les membres d'une communauté, s'inscrivent dans un modèle donné sans se questionner. D'ailleurs tous les auteurs qui s'inspirent du même courant que Margaret Mead, c'est-à-dire « culture et personnalité », adoptent les mêmes postulats. Les êtres humains suivent les modèles culturels qui leur ont été inculqués dans leur enfance et adolescence. Cette perspective considère que les membres d'une société peuvent seulement suivre les *diktats* de leur culture.

Dans cette mouvance, on peut placer les recherches dites du « *caractère national* ». Bien que cette approche soit basée sur des observations intuitivement correctes, elle n'a jamais réussi à conquérir l'adhésion de l'ensemble de la discipline anthropologique et elle est présentement tombée en désuétude. Ceci pourrait être attribué au manque de précision des mesures ou à la difficulté de bien cibler les variables significatives.

Encore dans un cadre global, le marxisme⁴, quant à lui, proposait une action collective. Au lieu de se conformer aux conditions culturelles, il

3 Figure américaine de l'anthropologie, ethnographe, enseignante et intellectuelle engagée, Margaret Mead a beaucoup voyagé pour observer et décrire autant les microcomportements individuels que les grands équilibres sociaux, dans *Adolescence à Samoa*, 1928, in *Coming of Age in Samoa. A psychological study of primitive youth for western civilization*, New York, MCM XXVIII.

4 KARL MARX, philosophe, économiste et militant politique allemand (1818-1883). Le marxisme est un courant à la fois philosophique, politique, économique et sociologique qui se réclame des idées de Karl Marx et de Friedrich Engels (1820-1893).

propose une action radicalement différente : la révolution. Celle-ci s'appuie sur le fait que l'homme est propriétaire du fruit de son travail et donc c'est lui qui construit son histoire. Les marxistes voient des possibilités de révolution mais la source de cette nouvelle énergie émanerait du système existant. Il s'agit de changer la propriété des moyens de production. Les nouveaux propriétaires seraient déjà identifiés dans l'ancien système.

À en croire Jean Paul Colleyn, l'intérêt que l'Occident prête aux populations des contrées lointaines est fort ancien⁵. Aux dires de Mbonji, les premiers anthropologues ne s'intéressaient qu'à l'étude de « l'autre », du « sauvage » en se consacrant sur les cultures et les sociétés dites indigènes⁶. C'est ainsi que, pour Marc Augé comme pour bien d'autres anthropologues, « l'Anthropologie a aussi été une façon de satisfaire le goût des autres, l'envie de sortir de soi et de découvrir de nouveaux horizons, de trouver une vie plus authentique, plus vraie dans un monde lointain »⁷.

Cette conception de l'anthropologie corrobore l'affirmation selon laquelle « les musées ethnographiques français *étaient*, depuis leur origine, des musées consacrés aux peuples extra-occidentaux ». L'ethnologie est de fait la science de « l'autre », de l'*alter* géographiquement distant. Déjà, dès son institutionnalisation au XIX^e siècle dans les sociétés savantes, puis dans les musées, l'ethnologie se définit par « la recherche des caractéristiques identitaires appartenant tant à l'autre qu'au semblable, les études permettent alors d'alimenter le débat qui agite la communauté anthropologique entre tenants d'une visée monogéniste ou polygéniste de l'humanité »⁸.

Certes, la plupart des anthropologues occidentaux ont défini l'Afrique comme leur terrain de prédilection par le simple fait qu'ils avaient orienté leurs études spécifiquement sur les peuples africains ou indigènes. Claude Lévi-Strauss, par exemple, s'évertuera à étudier les manières de se mettre à table et cherchera également à comprendre les sauvages de l'Amazonie. Cependant, lorsqu'il parle de la pensée sauvage, il ne veut pas dire qu'il a trouvé des gens qui ont une pensée sauvage. Il veut dire, en d'autres termes, qu'il existe dans son milieu, dans son quotidien des individus, des scientifiques qui pensent comme des sauvages ; c'est-à-dire qui traitent les autres comme étant les exclus de l'espace moderne, et donc dépourvus de culture. Entre 1958-1962, il écrira les manières de se mettre à table. Et, quand on se met à table, chacun ou chaque peuple à sa manière de se mettre à table.

5 J-P. COLLEYN, *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998, p. 4.

6 MBONJI EJENGUELE et EDONGO NTEDE, *Propédeutique à l'anthropologie sociale et culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 24.

7 Anthropologue de la ville et du quotidien, Marc Augé observe le monde contemporain dès les années 1980 et propose un point de vue original sur la place de l'autre dans la société, in *Le Sens des autres : Actualité de l'anthropologie*, Paperback – January 12, 1994.

8 *Ibidem*.

À la fin du mois de septembre 2023 en France, un grave problème a surgi à la une de l'actualité. Le « grand remplacement » venait de débiter à notre insu selon les observateurs. L'envahisseur avait franchi nos frontières sans même qu'on s'en aperçoive. « Un mal qui répand la terreur » aurait dit La Fontaine⁹. Il ne s'agissait pas de la peste, mais de la punaise de lit. Les politiques s'emparèrent de l'affaire, jurant qu'ils parviendraient à vaincre ce nouvel ennemi. Les journalistes apportèrent leur contribution en multipliant les débats avec des experts qui expliquèrent comment se débarrasser du mal. Mais, la polémique récente sur les punaises de lit en milieux français serait entendue comme le ressentiment de l'étranger, de l'autre ou du migrant – qui a été le point de départ de ce genre de prose dans la presse dans une certaine mesure.

C'est dans cette même optique que Philippe Descola précisera, lors des obsèques de Lévi-Strauss, que « Claude Lévi-Strauss mettait l'accent sur le fait qu'il ne fallait pas chercher des ressemblances entre des sociétés, mais comprendre en quoi les sociétés sont différentes les unes des autres »¹⁰.

On peut également citer Lewis H. Morgan qui a visité les Indiens du Kansas, du Nebraska, du Missouri, pour étudier le système de parenté. Il est allé vers les Indiens, en Amazonie toujours, où il a découvert chez un peuple que pendant le repas le silence est de stricte observance. Pour ce peuple, le manger est sacré ; c'est un moment de méditation, un instant de dialogue à la fois avec soi-même, avec le repas et avec tout ce qui l'entoure. Mais, pour les Occidentaux, c'est autour d'une table ou d'un repas que se prennent les grandes décisions. Ce qui justifie les expressions telles que « dîner de travail », « dîner d'affaires », etc. Quand on essaie d'approcher ces deux aspects ou regards, l'on se rend vite compte qu'on fait face à deux mondes différents : un monde des soi-disant « civilisés » et celui des « a-civilisés », à qui on doit absolument apporter la civilisation. Les uns et les autres ne s'apprécient pas ou n'ont pas le même regard.

Le regard des uns et des autres autour de nos pratiques

Les Européens portent depuis longtemps un regard sur les peuples étrangers qui leur sont différents. Ils prennent pour étalon de mesure le progrès technique et l'avancée scientifique pour affirmer la supériorité de leur civilisation sur les autres sociétés humaines¹¹. Or, ce regard est rarement objectif, fait savoir Colley. Il correspond à ce que P. Mercier appelle la *sociologie spontanée* qui est généralement faussée par des jugements *a priori*. Le terme "barbare" dont se servaient les grecs anciens pour désigner les étrangers fut jusqu'à une époque récente fréquemment employé dans les discours que les Européens ont tenu sur les *autres*.

9 DOSSIER : Punaises de lit : actualités, conseils... tout ce qu'il faut savoir « Les punaises de lit, favorisées par l'immigration ? », in *LE FIGARO*, par Paul SUGY, Publié le 02/10/2023 à 18h53, mis à jour le 03/10/2023 à 09h36.

10 MBONDJI EDJENGUELE, *Op. Cit.*, p. 50.

11 MBONDJI EDJENGUELE, *Op. Cit.*, p. 27.

Ces jugements *a priori* sont dus au fait que celui qui observe les mœurs d'une société différente considère comme naturels les modèles culturels qu'il a intériorisés par le biais du système éducatif mis en œuvre dans sa propre société, et comme anormaux les autres types de comportements. Même l'activité sensorielle de l'être humain est éduquée, organisée, conditionnée par la culture à laquelle il appartient. Les exemples sont légion à ce sujet, mais prenons quelques-uns sur le repos, le repas et la maison.

Le repos

Avons-nous tous une même conception du repos ? Nous considérons comme parfaitement naturel de nous reposer ou de dormir coucher. Or, dans ce domaine, certains peuples adoptent d'autres attitudes. Les Yogi hindou ont leurs propres positions de relaxation : genoux et front posés sur un tapis en étirant les bras au sol. Le pasteur *Maasai* (Kenya) dort fréquemment debout, appuyé sur son bâton. Nous pouvons même élargir les exemples pour dire que la compréhension du repos n'est pas forcément identique pour un moine ou un séminariste, longtemps habitué à une réglementation particulière, ou d'un père de famille travaillant dans une entreprise de construction. Si pour le moine le repos ne consiste pas à ne rien faire mais à diminuer l'intensité ou carrément à changer de rythme de son travail, un père de famille architecte n'a pas d'autres options que de dormir après un intense travail.

Le repas

De prime abord, rien ne peut paraître plus naturel que manger. Tout homme, comme n'importe quel organisme vivant, doit en effet s'alimenter. Or, cette activité est extraordinairement codifiée dans toutes les sociétés humaines : Qui prépare le repas ? Les aliments sont-ils consommés crus, bouillis, grillés, séchés, frits ou rôtis ? Quels aliments mange-t-on ? Lesquels sont-ils interdits ? Lesquels sont-ils considérés comme nobles ? Je ne mange pas de porc mais, toi tu en manges. Est-ce pour autant que je suis différent de toi ou moins civilisé ? Nous sommes tous des êtres humains. Est-ce aussi une astuce pour dire que je ne suis pas civilisé ?¹²

La maison

Aux yeux « technologiques » de l'adulte européen, il peut dire qu'une maison est adéquate quand elle satisfait à certaines conditions techniques. Mais, si la technique veut résoudre davantage de problèmes qu'elle n'en crée, elle doit se soumettre aux impératifs sociaux. Pour comprendre les pratiques architecturales d'un peuple, il faut souvent étudier son histoire, son organisation sociale, ses conceptions religieuses, etc.

¹² COLLEYN, *Op. Cit.*, p. 20.

Les *Iban* de Bornéo (une île de l'Asie du Sud-Est ayant une superficie de 743 330 km²) vivent en communautés politiquement autonomes pouvant atteindre trois cent cinquante personnes dans une seule grande maison, au sein de laquelle chaque *bilek* (famille) occupe un « appartement ». Le caractère temporaire d'une habitation peut s'exprimer soit par l'économie (cycle des saisons, culture itinérante, transhumance, etc.), soit encore par le statut de la personne (habitation de jeunes garçons pendant l'adolescence, des femmes pendant les menstrues, du jeune marié astreint à des prestations auprès de ses beaux-parents, etc.).

Le repos, le repas, l'habitation, sont des exemples parmi tant d'autres. Ce sont des domaines dans lesquels l'homme ne se contente pas du donné naturel. Les déterminations physiologiques sont d'ailleurs parfois difficiles à isoler.

Les morts et les vivants

Dans *Morts et vivants*, Mbonji parle de la conception de la mort en Occident et en Afrique où lorsqu'une personne meurt en Europe, elle devient sainte mais quand elle meurt en Afrique, elle devient un défunt¹³.

Bref, nous avons évoqué tous ces exemples pour montrer qu'avant de se livrer à une approche scientifique d'une société différente, il faut d'abord détruire un certain nombre de préjugés, au sens de représentations mentales déformées du réel, assumées collectivement. Au nombre de ces préjugés figure, bien entendu, le racisme mais aussi la prétention de certaines civilisations à la supériorité culturelle et à une rationalité dont elle aurait le monopole.

Nouveaux terrains de l'anthropologie

De nos jours, selon d'Éric Chauvier¹⁴, les chercheurs procèdent de plus en plus à un changement de perspective sur les objets d'étude. D'après Goffman¹⁵, l'anthropologie peut réinterroger l'évidence et rendre compte des observations sur les pratiques quotidiennes (telles que les techniques du corps, le rapport aux objets, la conception du bien public ou des ordures, etc.) L'anthropologue est ainsi amené à décrypter en profondeur la vie quotidienne et à donner sens aux comportements en « mettant en scène des miettes de vie » : c'est l'anthropologie de l'ordinaire ou l'anthropologie du quotidien. C'est une analyse rigoureuse de notre perception du monde social et une interrogation profonde sur la complexité et les enjeux de l'anthropologie.

13 MBONDJI E., *Morts et vivants en négro-culture. Culte ou entraide?*, Yaoundé, PUY, 2006, p. 6.

14 ÉRIC CHAUVIER, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, 2011, p. 23.

15 ERVING GOFFMAN, *La présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973, p. 43.

Un renouvellement de terrain s'impose à l'anthropologie parce que la science connaît une dynamique remarquable. L'anthropologie n'est plus l'étude des « peuplades primitives ». Ces travaux antérieurs d'anthropologie sont de plus en plus délaissés. Dans *Homo deus*, Yuval Noah Harari¹⁶ concentre ses idées sur ce qui peut advenir quand nos mythes anciens, nos religions et idéologies se trouvent associés à de nouvelles technologies révolutionnaires. Par exemple, comment le christianisme pourrait-il utiliser le génie génétique ? Comment le socialisme pourrait-il gérer le remplacement des travailleurs humains par des robots ? Comment le libéralisme pourrait-il faire face à des dictatures digitales ? La Silicon Valley va-t-elle finir par produire de nouvelles religions en sus de nouveaux gadgets ?

En outre, dans notre société moderne, l'intelligence artificielle (IA) dépasse rapidement nos capacités cognitives. Bientôt, les ordinateurs feront mieux que les hommes pour conduire des voitures, diagnostiquer des malades, livrer des batailles, voire même comprendre les émotions humaines. Qu'advient-il de l'État-providence quand les ordinateurs chasseront des millions de gens du marché d'emploi et créeront une nouvelle et massive classe inutile ? Qu'advient-il de la liberté humaine si les entreprises et les gouvernements peuvent hacker les êtres humains et finir par les connaître mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes ?

En même temps, la biotechnologie peut radicalement prolonger la durée de la vie humaine et optimiser nos corps et nos esprits. Ces améliorations seront-elles accessibles à tout un chacun ? Verrons-nous se creuser des fossés biologiques sans précédent entre riches et pauvres ? L'humanité pourrait-elle se scinder en deux espèces : les nouveaux surhommes riches et le pauvre *Homo sapiens* ordinaire ? Les pays plus faibles ne risquent-ils pas d'être victimes d'une nouvelle race de conquérants « impériaux » ?

Nous sommes en pleine course mondiale aux armements dans des domaines tels que la collecte de données, l'intelligence artificielle et la bio-ingénierie. Quelques pays mènent la course. Beaucoup d'autres sont loin derrière. Si cette tendance se poursuit, il en résultera probablement une nouvelle forme de colonialisme : *le colonialisme des données*.

De la Rome antique à la Grande-Bretagne du XIX^e siècle, les empires devaient autrefois envoyer des soldats pour conquérir pays et territoires. Les nouveaux empires du XXI^e siècle pourraient conquérir un pays sans dépêcher des soldats, mais en s'emparant des données. Un petit nombre d'entreprises ou de gouvernements qui moissonnent les informations du monde pourraient transformer le reste du globe en « colonies numériques ».

Imaginez cette situation dans vingt ans, quand quelqu'un, à Pékin ou à San Francisco, aura toutes les données personnelles de chaque politicien,

16 H. YUVAL NOAH, *Homo deus. Une brève histoire du futur*, Albin Michel, 2022, p. 11.

maire, journaliste et PDG de pays africains, n'ignorant rien de ses maladies, de ses aventures sexuelles, de ses blagues ou des pots-de-vin reçus. La RD Congo, par exemple, sera-t-elle encore indépendante ou deviendra-t-elle une « colonie numérique » ? Que se passera-t-il lorsque des Africains se retrouveront totalement dépendants d'infrastructures numériques et de systèmes alimentés par l'IA sur lesquels ils n'auront aucun contrôle ?

Devenir une colonie numérique entraînera des conséquences aussi bien économiques que politiques. Toutes ces questions ne se posent pas en dehors des préoccupations anthropologiques.

Réflexion autour d'une anthropologie contemporaine et du développement

Un nouveau narratif s'invite désormais à la manière de penser l'anthropologie et de répondre aux diverses questions du monde contemporain en quête perpétuelle du développement. La tendance à faire l'anthropologie au passé, ce que nous appelons « l'archéologie de l'anthropologie », d'occulter ses capacités de porteuse de solutions idoines à certaines crises de l'heure devrait, à notre avis, changer.

Une clarification de théories et tendances de l'anthropologie s'impose car les notions théoriques « ethnie » et « culture » qui constituent les bases d'une recherche anthropologique sont constamment remises en cause. Depuis la fin des années 1980, l'anthropologie a profondément évolué, investissant d'autres terrains (le quotidien, les effets de la mondialisation, le numérique, la diaspora, les génomes, etc.) renouvelant ses problématiques, interrogeant de nouveaux objets tout en se déclinant thématiquement¹⁷. Elle peut s'exercer dans les banques, dans les entreprises, dans les musées, etc. ; bref, partout où il y a l'homme, car toute la vie est culturelle. C'est dans cette perspective d'observateur-acteur que nous avons initié le Laboratoire d'anthropologie contemporaine et du développement (LACDEV). C'est une société savante, un creuset de recherche-action et de renforcement des capacités dans les différents domaines du développement. L'équipe du LACDEV est principalement multidisciplinaire ayant en partage les sciences sociales et humaines comme champs de recherche. Le LACDEV se compose des experts dans le domaine du développement, du patrimoine, du droit d'auteur, du trafic illicite, du genre et de l'élection, de l'environnement, d'handicap, etc.

Il poursuit plusieurs objectifs, notamment : mettre à la disposition des universités, des responsables gouvernementaux, des chefs d'entreprises, des acteurs du développement ainsi que des partenaires techniques et financiers des données empiriques récentes dans les domaines diversifiés afin de garantir l'atteinte des résultats de leurs interventions en faveur

17 E. MBONJI, *Propédeutique à l'anthropologie sociale et culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 75.

des populations bénéficiaires. Ensuite, former des chercheurs dans le domaine du développement et des sciences sociales et humaines avec des compétences et connaissances de terrain prouvées.

Conclusion

Autant il est très difficile de définir l'anthropologie et son objet, autant il n'est pas aisé d'en fixer les limites. Car, l'ambition de l'anthropologie est d'étudier l'homme dans une perspective globalisante. Une conversion de nos regards face à nos pratiques qui, du reste, ne peuvent être que différentes s'impose.

Des mécanismes de vivre-ensemble devraient plutôt être construits d'autant plus que la tendance à vouloir uniformiser le monde pousse certains à se croire supérieurs aux autres, alors que cela n'est pas possible. Cette relation d'exclusion où il y a le soi sans l'autre est à bannir absolument, surtout en ce millénaire d'ouverture à l'intégration et au partenariat. Ce qu'il y a de commun aux hommes et donc d'universel, c'est l'existence de chaque homme dans et par une culture.

C'est dans cette optique que nous avons prôné, tout au long de notre communication, l'option de nous interroger sur nos conceptions de l'altérité. Il s'agit de procéder à une véritable conversion de nos regards pour un renouvellement du terrain en proposant l'anthropologie comme une véritable réponse aux questions suscitées par le monde contemporain. Bref, celle-ci pouvait s'exercer partout et devrait être utile dans toutes les sociétés et réalités du monde du fait que *tout est culturel*.

En conclusion, nous rappelons que l'anthropologie se définit essentiellement par la question du propre de l'homme et sa démarche principale a pour postulat de base la quête permanente du *propre* de l'homme par l'homme lui-même. Enfin, pour nous il s'agit là d'une anthropologie dédogmatisée et décolonisée, une anthropologie contemporaine qui raconte le quotidien afin de rencontrer l'autre. ■